

IV

LE HOMESTEAD

Après avoir passé la nuit et la matinée à la mission, les deux amis remontèrent en aéroplane et atterrirent au bout d'une heure dans la large vallée de la Chouembé, où le fleuve coulait à pleins bords, et dont une chaîne de montagnes, baignée de brumes violettes, fermait l'horizon.

Non loin d'eux, des constructions en tiges de papyrus et en chaume, élevées au milieu de vergers et de plantations, décoraient un coin de la savane. Des adultes et des enfants indigènes, les reins couverts d'une étoffe rouge, jouaient de la flûte et dansaient autour d'un robuste Noir qui tenait un bébé à califourchon sur les épaules.

Cobourg et Hanovre entrèrent dans la petite allée d'aloès du homestead. Près de l'étable, des poules picorait sur un tas de fumier que des porcs fouillaient de leur groin.

– Frères blancs, soyez les bienvenus chez Kapaya, dit le bel indigène en se portant vers les Européens. Nous fêtons l'anniversaire de la naissance du Prophète. Le bouc a été tué hier et mangé presque tout entier, mais il m'en reste assez pour vous en offrir d'excellents morceaux.

Cobourg et Hanovre se présentèrent.

– Je connais votre nom, citoyen Cobourg, fit Kapaya. Vous honorez de grands ancêtres par votre science et votre caractère. Mes respects, citoyen Hanovre. Frères, sœurs et enfants, voici deux Blancs. Apportez-nous du vin de banane, des côtelettes, des galettes de maïs au miel, du lait et des mangues. Rien n'est trop bon pour eux.

Kapaya conduisit ses hôtes sous une tonnelle, taillée dans un ample bougainvillier, qui abritait les statuettes de Ngoïe et de Jésus. Dans la hutte voisine, des fromages étaient sur l'éclisse et des olives mûres attendaient le pressoir.

– Vous voyez, dit-il aux deux amis en leur offrant des sièges autour d'une table, un descendant d'anciens Bantous transportés en Amérique. En 1641, mes pères étaient les heureux esclaves d'un roi indigène, dont j'ignore, hélas, le nom.

Ils furent enlevés par des traitants et jetés à fond de cale d'un négrier, *La Vierge Marie*. La moitié de la cargaison humaine devint la proie des requins et l'histoire des survivants tient dans ces quelques syllabes : ils travaillèrent chez les planteurs. Frères blancs, rien n'est aussi affreux que le sort de l'esclave d'une race étrangère ! En 1866 de l'ère semi-barbare, nos aïeux furent libérés par la République étoilée. Si l'on excepte l'apparition de Jésus et de Ngoïe, il n'y a pas dans l'histoire de fait plus grand que celui de notre émancipation.

Kapaya se leva, et, s'étant recueilli un instant, se rassit.

– Les Bantous devenus libres, continua-t-il, entrèrent dans le prolétariat américain. Au début du XX^e siècle, un mouvement nationaliste se produisit parmi eux, revendiquant des droits sur le continent africain. Il était conduit par des hommes dont le souvenir est vénéré, car ils furent les protagonistes du nationalisme noir. Mais il ne pouvait réussir. S'habillant, pensant et agissant en Européens, ses chefs étaient la négation de l'âme et du particularisme bantous. Ils ne surent s'imposer ni au respect de leurs congénères ni à celui de leurs modèles, qui les méprisaient en les craignant.

Vers 19.., la notion de la dignité de la race se fit jour parmi les Noirs d'Amérique. Après bien des luttes, ils condamnèrent la basse humilité ou l'orgueil puéril des Nègres qui marchaient dans les pas des Occidentaux ; ils reconnurent que Lésa a doté chaque race naturelle de manières particulières d'agir, de comprendre et de sentir. Ils renoncèrent aussi à supplanter les Blancs en Afrique et se donnèrent pour tâche d'y préparer l'avenir agricole de leur race.

J'étais chef d'une équipe d'ouvriers dans une plantation de la Louisiane. Il y a huit ans, je résolus de me rendre en Afrique, ma patrie selon Lésa.

Lorsque l'on eut déposé la collation sur la table, Kapaya alla attacher à la tige d'un arbuste une coupe en argile qu'il avait emplie de vin de palme et de lait ; il l'amena vivement à lui, puis la lâcha ; l'offrande tomba en larges gouttes au pied des statuette de Ngoïe et de Jésus.

– À Lésa, dit-il, à Jésus, et à Ngoïe.

– Quand j'eus assez d'économies, poursuivit-il, pour franchir l'Atlantique, je vins demander une terre à notre grand roi Rhaba Yahna. Il me donna à bail les dix hectares qui entourent ma maison.

Je pris le nom de Kapaya et j'échangeai le sang, selon le rite accoutumé. En trois mois, j'appris la langue du pays et une jeune bakouna, la meilleure des compagnes et la plus tendre des mères, devint ma femme.

Mon sol me fournit la nourriture et le vêtement. Pour acheter quelques objets indispensables, je vends les fruits de mon verger et le lait de mes chèvres.

Je ne désire pas plus que je ne possède. Je dédaigne la richesse. La personnalité des riches montre le mépris de Dieu pour elle. Un travail modéré sous le ciel de ma race, de douces conversations avec les miens, l'enseignement de mes frères et, le soir à la lueur de la bougie, la lecture des bons ouvrages, voilà ma vie, fils des rois !

Libre de toute sujétion vis-à-vis d'un maître, j'inculque à mes congénères arriérés le goût d'une vie semblable à la mienne. C'était votre mission, Blancs, d'arracher nos frères centrafricains à la torpeur de la primitivité. Le défaut de votre œuvre, c'est d'avoir fait d'eux des prolétaires industriels et agricoles. Lésa, en expiation de la faute de Cham, voulait ce que vous avez accompli. Il appartient aux Bantous immigrés de ramener ces anciens agriculteurs à la vie agricole indépendante. Seuls nous en sommes capables ; car il faut, Européens, pour un bon enseignement, de secrètes affinités, de divines concordances entre l'âme du maître et celle de l'élève.

Les hommes assis à vos côtés sont mes stagiaires. Je leur apprend ce que leur race a désappris : ils fument leurs champs, élèvent bétail et abeilles et se construisent de bonnes demeures. Les objets d'Occident sont bannis de leurs homes comme corrupteurs, et les vieilles industries indigènes renaissent dans leurs mains.

– Frères, sœurs et enfants, dit-il en quittant la tonnelle, voici l'heure d'ouvrir les écluses des canaux d'irrigation, de conduire les vaches à l'étable et de soigner le rucher.

Kapaya montra à ses hôtes les petites maisons des enfants garnies de meubles rustiques, de poteries et de vanneries, ouvrage de la famille entière, et la sienne.

Dans la chambre d'étude de celle-ci, des chaises étaient rangées autour d'une table et une étagère en bambou supportait une vingtaine de volumes.

– J'exige de mes élèves, fit Kapaya, qu'ils oublient, en s'asseyant ici, ce qu'ils ont appris à l'école. Je leur enseigne la déontologie et l'hygiène, la morale de Ngoïe, l'amour du sol natal. Les jours de repos, nous lisons ensemble les grands événements du passé. Voyez ma petite bibliothèque. Voici Homère, qui exalta la race noire. Voici *La Divine Comédie*, les meilleures pièces de Shakespeare, Montaigne.

Les deux amis lurent encore au dos des volumes : *La Métallurgie et la Chimie, ou les Cercles de fer, de feu et de sang ; Trois fils de Dieu : Jésus, Ngoïe, l'Hindou Gandhi*.

Grands et petits suivirent les deux Blancs jusqu'au bout de l'avenue d'aloès. Cobourg, en remerciant Kapaya, lui dit :

– Vous faites le bien, citoyen.

– Nous achevons, répondit le Noir, ce que Lésa vous a ordonné de commencer, en signe de sa colère et de sa clémence. Vous êtes nos bienfaiteurs. Allez en paix, frères.

– Adieu, envoyés de Lésa, dit la petite troupe en se hâtant pour reprendre la danse interrompue.